

Au seuil d'un pontificat

**Essai sur le Cardinal Joseph Ratzinger,
élu Pape sous le nom de Benoît XVI le mardi 19 avril 2005**

par

Alain Besançon,
Membre de l'Institut

Le cardinal Ratzinger a écrit une autobiographie simple et limpide. Il est le fils d'un gendarme pieux, né dans la pieuse Bavière. La Bavière a été lointainement convertie par Saint Boniface (Winfrith, de son nom anglo-saxon), de façon plus douce que ne l'a été la Saxe par les armées de Charlemagne. C'est peut être pourquoi le christianisme et le catholicisme y ont été plus solidement implantés qu'ailleurs. Ce garçon brillant a été envoyé au Gymnasium, l'équivalent allemand de nos lycées les plus forts. Le gymnasium qu'il a connu était sous le nazisme, « comme avant ». Il y avait certes des professeurs nazis, d'autres antinazis, d'autres neutres, mais le contenu de l'enseignement restait le même, au contraire de ce qui s'était passé en Russie soviétique aussitôt après la révolution. On apprenait le grec, le latin, les langues modernes, la philosophie, et le petit Josef Ratzinger, bon élève, excellait dans les vers grecs et latins. L'Allemagne nazie, telle qu'il la présente, donne l'impression d'un pays non pas converti au nazisme, mais occupé par le parti nazi et par ses bandes. Un peu comme notre France sous l'occupation, avec une plus dense quantité de collaborateurs. La révolution nazie, il ne l'a vue que voilée par le chaos des deux dernières années de guerre. Conformément au Concordat, respecté sur ce point, en tant que séminariste il n'a pas servi sur le front, seulement dans la Flak, c'est-à-dire la DCA.

Un point me frappe. Ratzinger ne semble pas avoir alors saisi l'essence du totalitarisme moderne dans ces années là – seulement une horreur absolue et naturelle pour le régime. Mais il l'a intellectuellement comprise dans les années 68 et suivantes, quand, en tant que doyen de la faculté de théologie de Tübingen, il a eu affaire aux idéologues révolutionnaires de « la fraction armée rouge ». Les formations idéologiques comme le nazisme et le communisme se comprennent d'un seul coup ou ne se comprennent jamais, et il suffit d'en avoir eu l'intuition sur une seule cellule de l'organisme. C'est ainsi que Reagan, qui n'était pas un grand intellectuel, a tout compris quand il a affronté les syndicats communistes de Hollywood en 1945. Ratzinger a eu l'*insight* en 1968.

Après des études régulières de théologie à Munich, il a fait sa thèse sur *la théologie de l'histoire de Saint Bonaventure*. Ce n'est pas indifférent. Il montrait qu'il ne s'inscrivait pas dans le courant néo-thomiste qui était dominant dans l'enseignement théologique depuis Léon XIII, mais plutôt dans le courant augustinien. Il appartient donc à cette école « moderne » qui cherchait une autre voie que le thomisme et qui brilla au lendemain de la guerre. Les noms que Ratzinger cite le plus volontiers sont Henri de Lubac, Hans Urs von Balthazar, Romano Guardini, Karl et Hugo Rahner. Ils sont des jésuites plus souvent que des dominicains et qui recherchent tout le parti que l'on peut tirer des Pères grecs et de la tradition juive. Ce qui ne l'a nullement empêché d'assimiler Saint Thomas, et, plus tard, à Rome, de collaborer étroitement avec le Cardinal Cottier, dominicain dans la lignée de Journet, de Gilson et de Maritain.

Ratzinger à Tübingen, puis à Munich, puis à Rome a écrit des livres par dizaines. Son style intellectuel est le grand style allemand. Il est fondé sur la solidité de l'éducation reçue – dès dix huit ans, à la sortie du gymnase on savait à fond les langues anciennes et beaucoup de philosophie classique. Il a les profondeurs, et les effets de profondeur des bons auteurs allemands. Comme un Cassirer, pourrait on dire, qui serait catholique. Il a en particulier discuté dans la plus noble hauteur de ton avec les luthériens qu'il connaît admirablement. Dans toute sa vie il a eu la vocation d'un professeur et il l'est resté. Un *Herr Professor Doktor*. Oui, un esprit supérieur, un grand esprit germanique comme l'Allemagne nous en a donné si souvent l'illustre exemple, devenu plus rare aujourd'hui..

Il a été nommé archevêque de Munich par le pape Paul VI il n'est demeuré que cinq ans sur ce siège. Ce pape a donc une expérience pastorale assez courte. A Munich, il continue d'écrire des livres et des controverses savantes.

En 1981, Jean Paul II l'a nommé préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, ce qu'on appelait autrefois le Saint Office. Cette décision est l'une des plus importantes de ce pontificat. Le mérite est grand de Jean Paul II d'avoir appelé à ce poste un homme qu'il savait intellectuellement mieux équipé que lui, bien que lui-même fût un intellectuel. Il est rare, en effet, que les grandes personnalités souffrent à côté d'elles des personnalités égales. Wojtyla avait été éduqué en Pologne de bric et de broc dans les pires conditions. Ratzinger était le *scholar* sur lequel il pouvait s'appuyer en toutes circonstances. Cela a été un tournant du pontificat. Les premiers textes de Jean Paul II, en particulier son discours à l'UNESCO m'avaient laissé un peu perplexe. On ne sent plus ce flottement à partir de l'arrivée de Ratzinger. Les deux hommes étaient différents. Ils ont su cependant maintenir une amitié de travail, une confiance intellectuelle jusqu'au bout.

Contrairement à ce qu'on pense souvent, Ratzinger n'est nullement triomphaliste. Tout au contraire il est habité par une vision extrêmement sombre, quoique point désespérée, de l'état contemporain de l'Eglise. On ne sait pas si Jean Paul II, malgré sa vaillance si communicative, ne roulait pas parfois les mêmes pensées. Que Ratzinger ne nourrisse aucune illusion, il l'a rappelé à la veille et au lendemain même d'être élu : l'Eglise va très mal, elle est en très mauvais état.

A quoi s'accrocher, dès lors ? A la vérité. Ratzinger est persuadé que dans le naufrage en cours, l'Eglise conserve un trésor, qui est son dogme tel qu'il a été sans cesse défini et redéfini par la réflexion théologique au cours des siècles. Comme théologien catholique, cardinal, pape, il l'équivaut à la vérité tout court, au moins au cœur de celle-ci. C'est à partir de ce point d'ancrage qu'il a prononcé, comme préfet, un certain nombre de jugements. Il a bien vu l'envahissement marxiste-léniniste de la théologie de la libération et a fait ce qu'il était en devoir de faire pour en arrêter le dégât en Amérique latine. Sur les mœurs, il a touché à diverses questions qui demandaient des attendus précis. Le célibat des prêtres séculiers est un article auquel il tient, comme il l'a rappelé au lendemain de son élection. C'est une question de simple discipline ecclésiastique et c'est un jugement d'opportunité « politique » de décider en un sens ou un autre¹. Quant à la question de l'ordination des femmes, beaucoup plus grave, elle met en jeu une théologie fondamentale sur laquelle on n'a pas encore les idées définitivement claires. Elle touche au plus profond de l'économie du rapport entre

¹ Si j'osais une observation à ce sujet, je m'interrogerais sur la différence grandissante de mode de vie entre les réguliers et les séculiers. Les réguliers, célibataires par définition et par vœu, disposent d'un toit, d'une communauté stable, d'une vie liturgique et spirituelle réglée, et s'ils le veulent d'une vie intellectuelle facilitée par le temps libre et les riches bibliothèques. Les séculiers n'ont rien de tout cela. Le vœu de pauvreté est du côté des réguliers, la pauvreté réelle du côté des séculiers.. A supposer que la vie conjugale soit un avantage et qu'elle soit plus agréable que le célibat, ce qui reste à prouver, peut être pourrait on la leur permettre. Je reconnais que cet argument ne convainc aucun ecclésiastique de ma connaissance

l'homme et la femme, depuis la création. Il ne faut rien attendre de spectaculaire dans ce domaine avant longtemps.

Dans tout cela le cardinal ne manque pas de s'appuyer sur les conclusions de Vatican II, qu'il relit à la lumière de la stricte et vérace tradition dogmatique. Le rôle d'un préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi n'est pas d'avoir une pensée personnelle. Il est un gardien et dispose d'une autonomie intellectuelle restreinte. Mais Ratzinger ne peut pas s'empêcher d'exposer ses pensées propres et de déborder à l'occasion son rôle de préfet. Ainsi a-t-il écrit sur la liturgie, et sur son évolution dont il n'est pas content. Il l'a dit clairement, en abordant des changements qui ont pris l'allure de « droits acquis » (comme on dirait en langage syndical), ainsi la posture du prêtre tourné vers les fidèles, ou vers l'autel, c'est-à-dire vers Dieu.

Questions héritées

Dans son rapport aux Luthériens, Ratzinger a été abondant sur des centaines de pages savantes et pénétrantes. Il se place toujours au point de vue de la vérité. Il ne se laisse aller à aucune sentimentalité œcuménique, mais cherche à savoir ce que l'on croit au juste. Par exemple, pourquoi les catholiques ne reconnaîtraient ils pas la Confession d'Augsbourg, ce texte de compromis rédigé par Melanchthon en vue d'une réunion avec l'Eglise ? Mais, observe Ratzinger, il n'y a pas eu que la confession d'Augsbourg, il y a aussi les Articles de Smalkalde et d'autres textes canoniques qui définissent la foi luthérienne. Lesquels font autorité ? Peut on être d'accord avec les Luthériens sur la « certitude du salut » et même sur la justification par la foi dans la mesure où l'acte de foi résorbe en lui les autres vertus théologiques, espérance et charité, et oblitère leur articulation ? Ce ne paraît pas possible. Mais cela ne l'a pas empêché de continuer le dialogue pour arriver à un texte d'entente fort important, signé à Augsbourg, justement, en 1999. Le *sola fide*, le *sola gratia* avaient déjà été reconnus formellement par le concile de Trente, mais ils ont été affirmés de nouveau de la manière la plus solennelle. Quoique il en soit de l'avenir, de telles discussions sont précieuses dans la mesure où de part et d'autre la science théologique est mobilisée et revivifiée. Or, tant du côté protestant que catholique, où la controverse avait suscité tant d'illustres champions, on ne trouve plus guère de grands noms. Où sont les Karl Barth, les Bultmann, les Rahner, les Bouyer d'antan ? L'idée même de controverse théologique tend à s'effacer, à cause de l'indifférence, de l'oubli du sens et de l'ignorance. Du côté des Anglicans, des Réformés, on ne note pas de progrès aussi importants. Les discussions sont polies, le respect mutuel va de soi. Le différend théologique et surtout ecclésiologique reste en l'état.

L'Eglise catholique est prête à presque n'importe quoi, prête à « passer sous la table », pour se réunir avec le monde orthodoxe, tant elle souffre douloureusement que deux Eglises soient séparées par la même foi. Jean Paul II a fait vraiment tout ce qu'il a pu. Il a appelé généreusement l'orthodoxie « l'un des deux poumons » de l'Eglise une, quoique ce dernier soit comprimé par un pneumothorax extraordinairement dur. Tout dépend en fait du patriarcat de Moscou, qui représente à lui seul, sur le papier, les trois quarts de l'orthodoxie. Le patriarche de Moscou a beaucoup d'argent. Il est en mesure de peser sur le patriarcat œcuménique de Constantinople qui n'a plus d'argent et presque plus de fidèles. Moins de trois mille, peut être : le quorum n'y est plus. C'est pour cela qu'Athènes travaille à ramener chez elle le patriarcat œcuménique.

L'orthodoxie est devenue non plus seulement un instrument de l'Etat russe, comme elle était depuis toujours, et sous Staline encore, mais l'un de ses rouages essentiels. Les

dignitaires du Kremlin se promènent avec de grandes croix sous leurs chemises, l'exhibent à chaque occasion, vont à toutes les processions. On peint même des icônes de Poutine. On ne parle pas seulement d'orthodoxie, mais, ce qui est nouveau, *d'orthodoxisme*, comme on disait *léninisme*, comme si cet « isme » succédait à l'autre dans la même fonction. Dans certains textes, Moscou se considère non pas comme la troisième Rome, mais comme la seule et unique Jérusalem, et la Russie, comme le seul Etat vraiment chrétien. On se croirait revenu, bien en deçà des empereurs pétersbourgeois, au début du XVIème siècle, à l'époque du moine Philothée quand le seul royaume chrétien était celui du tsar orthodoxe. Les latins et les monophysites (mis ensemble), selon le patriarche Alexis, ne doivent pas être considérés comme des chrétiens, mais comme des hérétiques. En plus, avant toute discussion et avant de savoir quel en pourra être le résultat, Moscou demande à Rome d'étrangler de ses propres mains l'Eglise uniate (ou « gréco-catholique ») que Nicolas Ier et Staline avaient déjà deux fois écrasée, mais qui survit encore et vigoureusement en Ukraine, avec plus de cinq millions de fidèles. Rome ne peut évidemment acquiescer, mais elle s'abstient de nommer patriarche le cardinal archevêque de Lviv, ce que réclament les uniates. Alexis prétend avoir juridiction sur tous les territoires de l'ancienne URSS et même sur tous les Russes dispersés à travers le monde... Rien n'indique une éclaircie.²

Le monde juif a bien reçu et avait toute raison de bien recevoir l'élévation du cardinal Ratzinger. Il sait ce qu'il a fait, lui qui a accompagné les pas considérables du dernier pape en direction des Juifs et dans l'effort de réconciliation. On ne voit pas de contentieux pour le moment. Le nouveau pape a fêté à la synagogue de Rome le quarantième anniversaire de *Nostra Aetate*, le document conciliaire qui levait un certain nombre de fausses conceptions du judaïsme. La cérémonie a été belle. Il ne manquait ni un cardinal ni un grand rabbin³.

Le combat principal du nouveau pape, sa bête noire, c'est le relativisme. Il le combat à l'intérieur de l'Eglise catholique, où il sévit. La princesse palatine écrivait de Versailles : « Chez nous, chacun se fait sa petite religion ». Elle parlait du Palatinat calviniste de sa jeunesse. C'est désormais le monde chrétien en général qui pense très largement que toutes les religions se valent, qu'elles sont complémentaires, et que c'est à chacun de prendre ce qu'il veut où il veut. Ratzinger, lui, est convaincu que la vérité est quelque part et qu'elle est une et qu'elle ne se trouve dans sa complétude que dans l'Eglise catholique⁴. Il a écrit un livre sur le pluralisme théologique, dont il montre les limites et les limites à ne pas franchir. Quant au dialogue interreligieux, je pense aux réunions d'Assise, ce n'est pas le type d'initiative qu'on peut attendre de lui. Il vient de mettre un peu d'ordre dans ce lieu vénérable, on l'on en était à égorger des poulets sur l'autel de sainte Claire. Ce n'est pas son genre.

Succession

La succession de Jean Paul II s'est faite simplement et rapidement. Le conclave en quelques jours a élu le meilleur candidat, ce qui ne doit pas nous rassurer parce que cela indique que le tissu de l'Eglise est mince et que le choix du meilleur était assez étroit. Il n'y avait pas dans le sacré collège des personnalités aussi complètes que Ratzinger. Il était le

² Voir Istina, XL, 2005, n°1 et 2

³ Sauf toutefois celui de Rome qui a boudé pour je ne sais plus quelle raison.

⁴ Voir, entre autres textes, la conférence donnée à la Sorbonne le 27 novembre 1999, sous le titre *Vérité du christianisme*

meilleur théologien vivant et il était à Rome. C'est une chose assez nouvelle. On ne faisait pas beaucoup de théologie à Rome. Elle se faisait traditionnellement à Paris, Cologne, Naples, Oxford, Louvain, Salamanque. Rome se bornait à dire le droit de la foi. Mais à cause de l'extraordinairement affaïssement moderne de ces fameuses écoles, le travail théologique s'est concentré à Rome. De là, une certaine inflation des textes romains. Dans la collection des actes des conciles depuis le premier siècle, les actes de Vatican II occupent pratiquement un quart du volume. Ce signe des temps n'est pas favorable.

Tout le monde a admiré la façon dont Benoît XVI a assuré la transition. Un maelström populaire et médiatique avait entouré la mort de Jean Paul II. Il était urgent de faire retomber le soufflé. Ce qu'a fait Benoît XVI avec une dignité, un style et si j'ose dire un bon goût parfait, retrouvant immédiatement la juste note de l'Eglise. A certains égards on peut comparer Jean Paul II à Roosevelt. Ce pontife s'est avancé au-delà de sa fonction. Il a été « vers les masses » et les a animées avec les moyens naturels qu'il possédait, et en puisant dans les procédés de la pratique démocratique, un peu comme Roosevelt quand il débordait les fonctions bien délimitées de président des Etats-Unis. Benoît XVI, qui ne se flatte pas du charisme particulier de son prédécesseur, est revenu à la sobriété et au rôle imparti à l'évêque de Rome. Cela s'est marqué tout de suite quand il a arrêté la série des Jean, Paul, Jean Paul Ier et Jean Paul II et qu'il a prit le nom de Benoît, se référant à Benoît XV, ce pape si distingué, si lucide, si impuissant pendant toute la première guerre mondiale et à Benoît XIV, le docte pape des Lumières, que respectait Voltaire. Dans les armes qu'il a prises quelques jours après son élévation, il a supprimé la tiare et s'est contenté de la mitre et des armes de l'archevêque de Munich, y compris l'ours légendaire de saint Corbinien. Il a imposé à l'Eglise, comme après un festin trop copieux, une sorte de jeûne. Manifestement, il pense qu'elle a besoin de silence et de réflexion.

Défis nouveaux

Laissons de côté pour l'instant les difficultés internes de l'Eglise et voyons les défis extérieurs qu'elle rencontre. On peut dire que l'horizon des six derniers pontificats – depuis Pie XI – a été occupé par le spectre des totalitarismes idéologiques issus de la première guerre mondiale, à savoir le communisme et le nazisme. Ils n'ont pas seulement été des menaces extérieures, mais aussi des tentations. Depuis une quinzaine d'année cet horizon s'est dégagé. Mais c'est pour laisser place à deux nouveaux défis, auxquels l'Eglise est mal préparée. Mal préparée, parce que ces nouveaux défis l'ont surprise et que les tribulations que lui a imposée l'horrible XXème siècle lui ont laissé des plis et des habitudes qui ne conviennent plus, qui l'handicapent au contraire pour faire face à ceux du XXIème..

L'islam

Le premier est l'islam. Il y a cent ans, le monde occidental voyait dans cette religion, dont les adeptes n'étaient pas si nombreux et presque tous sous contrôle de nations européennes formellement chrétiennes, un reliquat des siècles passés, une incrustation archaïque destinée à se résorber peu à peu, où bien à végéter dans son immobilité séculaire. Aujourd'hui l'islam compte plus de fidèles que l'Eglise catholique. Il est conquérant, prosélyte, refoule le christianisme en Afrique, éteint peu à peu les derniers foyers de christianisme au Moyen Orient, par conversion, extermination, expulsion, émigration. Il s'installe massivement en Europe. Dans tout l'Occident se multiplient les mosquées et les lieux de prière.

Je ne veux pas revenir sur ce sujet, que j'ai déjà traité ailleurs, notamment dans *Commentaire*⁵. Je veux seulement relever que sur l'islam il règne un certain flou, dû principalement à la profonde ignorance du clergé qui, même au plus haut niveau, ne sait pas bien ce qu'est l'islam ou n'a pas encore pris la peine de s'en enquérir⁶. Il faut ajouter qu'il existe un « lobby arabe » au Vatican.⁷ Les derniers évêques catholiques du moyen orient vivent sous l'islam et ne voient pas d'autre avenir que celui-ci. Ils tâchent à tout prix de protéger leur troupeau résiduel et se gardent bien soit d'offenser l'islam, soit de contrarier l'humeur irénique dominante dans le catholicisme européen. A Beyrouth comme à Rome, ils étouffent leurs sanglots et disent grand bien de leurs maîtres. Ils sont actifs dans le « lobby arabe ».

Il n'en demeure pas moins que Rome est devant un dilemme et doit choisir entre deux perspectives. La première est de refuser le conflit, voire de nier qu'il existe⁸. Elle est bien résumée par des expressions comme « les trois monothéismes », « les trois religions abrahamiques » et même « les trois religions du livre ». Les deux premières ne soutiennent pas le plus superficiel examen théologique ou exégétique. La dernière repose sur un contresens grossier. Elle signifie simplement que dans le droit musulman on peut postuler au statut de *dhimmi* quand on est juif, chrétien, zoroastrien ou sabéen. Elle ne veut pas dire que les musulmans partagent avec les chrétiens, bien que ceux-ci soient nombreux à le croire, une commune vénération pour la Bible. Il n'empêche que ces trois expressions sont couramment utilisées dans la prédication catholique courante, dans les journaux confessionnels, et semblent indéracinables, tant l'esprit de syncrétisme est répandu partout. C'est dangereux parce que l'histoire enseigne que lorsque une Eglise ne sait plus bien ce qu'elle croit, quand elle ne voit plus la différence entre sa doctrine et l'islam, elle devient musulmane sans presque s'en apercevoir

L'autre perspective serait, tout en gardant envers les musulmans l'attitude amicale de mise, de mettre franchement et une fois pour toutes leur religion du côté des religions non chrétiennes, et, comme on disait dans l'Eglise jusqu'au siècle dernier, du côté du paganisme⁹. Il n'y a aucun déshonneur à être païen ! Cela signifie encore d'en finir une bonne fois avec le « triangle » christianisme-judaïsme-islam. Ce triangle est concevable dans le judaïsme et il l'est pour d'autres raisons dans l'islam. Il ne l'est pas dans le christianisme, qui se considère comme étant relié au judaïsme par un lien infrangible de parenté, lequel n'existe pas avec l'islam. Avec celui-ci on peut seulement être ami, ce qui est déjà beaucoup. La triangulation n'existe que par confusion et traduit une faiblesse dans l'instruction des chrétiens. Elle nuit à la relation avec les juifs sans profiter à la relation avec l'islam. Elle est destructrice de l'idée chrétienne. Elle n'existe pas là où on sait un minimum de catéchisme, ni non plus dans les institutions de l'Eglise. En effet, le rapport avec les Juifs relève de la « Commission pour les

⁵ Cf mes *Trois tentations dans l'Eglise*, Paris, Perrin, Tempus, 2002, troisième partie et *Commentaire*, 2004, n°107. Je définis l'islam comme la religion naturelle du Dieu révélé. Le Dieu d'Israël est adoré mais sur un mode idolâtrique. L'islam ignore l'Alliance, qui est la notion commune au judaïsme et au christianisme..

⁶ Il existe pourtant des travaux de qualité, mais leurs auteurs, qui sont fréquemment des religieux, craignent de dire toute leur pensée, soit par irénisme de principe, soit pour garder des contacts avec les pays musulmans et protéger leurs correspondants.

⁷ Fort influent dans le *Pontificio istituto di studi arabi et d'islamistica*. Y a longtemps enseigné un père blanc, le P.Bormans dont tout l'effort était de prouver les affinités, les convergences voire la coïncidence entre la religion du Coran et celle de la Bible ou bien de nourrir des « dialogues » qui n'étaient que des monologues alternés entre représentants des deux camps, dont chacun était sourd, ou faisait semblant de l'être à l'exposé de l'autre.

⁸ Bien que chaque année de nombreux chrétiens soient victimes en tant que tels du fanatisme musulman.

⁹ L'idolâtrie du Dieu d'Israël n'arrache pas au paganisme. Mais elle rend la conversion au christianisme beaucoup plus difficile que dans les paganismes qu'a rencontrés l'Eglise dans le nord de l'Europe, les Amériques et l'Afrique.

rappports religieux avec le judaïsme », rattachée au « Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens », tandis que la « Commission pour les rapports religieux avec les musulmans » relève du « Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux ».

L'évangélisme

Le deuxième défi est la poussée protestante sous des formes nouvelles. C'est ce qu'on appelle maintenant *l'évangélisme*. La frontière entre catholicité et protestantisme était stable depuis la fin de la guerre de Trente Ans. Les seules variations étaient démographiques. Il n'en est plus ainsi, à cause du dynamisme formidable du nouveau protestantisme américain. Le rapport qui était deux tiers/un tiers en faveur du catholicisme est probablement en train de s'inverser.

La religion des Etats Unis est le produit d'une sédimentation multicouche. Dans les espaces américains, avant même l'indépendance, les sectes et les églises qui avaient jailli en une étonnante éruption aux alentours de la révolution anglaise, se sont retrouvées transplantées dans un climat nouveau, et mises à peu près en libre concurrence. Un épiscopatisme longtemps sans évêque, un peu travaillé par le déisme des Lumières, demeurant patricien, peu occupé de théologie, mais gardant les hymnes et les magnifiques liturgies anglicanes. Un calvinisme strict, presbytérien à l'écossaise, peuple de Saints, organisé sur le modèle genevois en synodes, et virant rapidement à une démocratie républicaine fortement structurée. Le monde du baptême et des sectes, infiniment divers, organisé en congrégations à court rayon et complètement démocratique. Le luthérianisme des immigrés allemands et scandinaves. Le catholicisme des Irlandais et des émigrations plus tardives. Le judaïsme.

Dans les dernières décennies, le caractère ethnique des différentes *dénominations* a tendance à s'effacer. Dans les banlieues résidentielles où vivent la plupart des Américains, où se consomme le mélange, sinon la fusion dans le *melting pot*, l'appartenance religieuse devient une affaire de choix individuel et non plus de naissance au sein d'un groupe déjà constitué. Dans cette sorte de marché où l'on vient se procurer de quoi satisfaire ses besoins religieux et ses désirs d'appartenance communautaire, les vieilles dénominations du protestantisme historique (épiscopaliens, presbytériens, luthériens) sont en déclin relatif. Trois *dénominations* sont en plein essor et convergent dans ce qu'on appelle le mouvement évangélique. D'abord le méthodisme et ses différentes formes issues des *revivals* du dix huitième et dix neuvième siècle. Elles appartiennent à la tradition de Wesley, l'une des plus grandes et belles figures du christianisme moderne. Le méthodisme apporte au fond calviniste la chaleur, la piété simple et forte, la charité sans frontière confessionnelle, la morale exigeante, le souci du peuple et du travailleur. Ensuite le baptême. Il est la forme la plus radicale du protestantisme, celle qui pousse au terme la logique de la Réforme. Plus de clergé séparé, plus de credo défini mais une multitude d'associations libres de chrétiens devenus tels par une conversion intime de la personne, marquée intérieurement par une expérience fortement affective et à l'extérieur par le baptême, donné à l'âge adulte, qui signe l'engagement de vie et la nouvelle naissance : *born again*. Baptême et méthodisme s'interpénètrent dans le Sud, le foyer le plus brûlant de la religion américaine. Billy Graham est baptiste, sa femme est méthodiste. La *Southern baptist Convention* rayonne maintenant dans toute l'Amérique et jusqu'en Alaska. Le prosélytisme, l'obligation de proclamer à autrui le bonheur et l'efficacité de la conversion est un devoir dans le baptême. Ajoutons encore le Pentecôtisme, issu d'une Eglise noire californienne, religion enthousiaste, à l'écoute des

inspirations de l'Esprit Saint, prophétique, elle aussi dynamique et prosélyte.¹⁰ La prédication évangélique, multipliée par les medias, tonitruante dans les *mega-churches*, enveloppe l'Amérique¹¹.

Certaines caractéristiques de cette religiosité nouvelle, aujourd'hui communément dite « évangélique », ont de quoi faire réfléchir le monde catholique

« Une, sainte, catholique et apostolique » telles sont les « notes » de l'Eglise catholique. Affective, adogmatique, associative, moralisante, pratique, démocratique, civique pourraient être les notes de l'évangélisme. Ce qui étonne le plus un catholique traditionnel, c'est cette faculté de se faire sa propre croyance, ce qui entraîne une scissiparité à l'infini des Eglises et des « *cults* » qui se créent chaque semaine ; c'est l'indifférence pour la théologie dogmatique et la pauvreté intellectuelle du message ; c'est la labilité du choix qui fait qu'on change à son gré de dénomination, parce que le pasteur vous plaît mieux, présente un meilleur « *program* » ou simplement parce qu'on a changé de domicile ; c'est le biblicisme étroit, le fondamentalisme, les échappées millénaristes.

Mais ce serait une grande faute de juger de haut les évangéliques. Ils ont gardé du protestantisme originel le sens très fort de la relation directe, personnelle, à Dieu, de l'écoute fidèle de sa Parole telle que la Bible la transmet, du sérieux de la vie morale, de l'obéissance aux commandements. Ils professent le credo traditionnel, le Dieu trinitaire. Ils ont le sens très vif du péché, originel et actuel, ils croient au salut par Jésus Christ, à la transformation de la vie qui en est la suite, à la délivrance des forces mauvaises, à la pressante obligation de faire le bien et de confesser la foi. Sur tous ces points les évangéliques prennent les catholiques d'Europe, en flagrant délit de tiédeur, de mollesse, parfois d'apostasie. Quant à l'Eglise catholique aux Etats-Unis, elle subit le choc de ses scandales, la tentation de *l'interfaith* et du congrégationalisme. Est elle au moins dogmatiquement ferme, articulée ? Benoît XVI a nommé à la congrégation pour la doctrine de la foi un cardinal américain, Mgr Levada, qui avait dans la crise actuelle fait montre de solidité¹².

Les Eglises protestantes, et particulièrement les évangéliques bénéficient de leur accord parfait avec les structures réelles de la société américaine. Elles ont accompagné la démocratie depuis sa naissance et dans tous ses développements. Démocratie et religion sont en Amérique dans une relation « *egg/hen* » perpétuelle. Jamais elles n'ont contesté le système économique. Elles ont relié la liberté d'entreprendre à la liberté religieuse et remercient chaque jour le Ciel qui a fait de l'Amérique *a country of plenty*, lui rendant grâce pour la richesse qui est la récompense normale du travail et de l'initiative. Il n'est pas jusqu'aux mécanismes du marché qui ne soient enveloppés dans la foi, car la main invisible qui le pilote est aussi celle de la Providence. *In God we trust*. Il existe une analogie étroite entre la relation individuelle à Dieu, le lien direct et personnel qui est la marque permanente de la Réforme, et l'individualisme de la démocratie tant politique qu'économique.

¹⁰ Je renvoie aux remarquables travaux de Sébastien Fath : *Militants de la Bible aux Etats-Unis*, Paris, Autrement, 2004 ; *Dieu bénisse l'Amérique*, Paris, Le Seuil, 2004 ; *Billy Graham, pape protestant ?* Paris, Albin Michel, 2002

¹¹ On peut être tenté d'analyser le renversement politique d'après le 11 septembre comme le signe d'un nouveau *revival*. Il semble s'essouffler plus vite que les précédents. . Peut être parce que les nouvelles équipes politiques l'ont instrumentalisé à l'excès. Elles ne sont pas, en dépit de leurs attitudes publiques, plus sincèrement pieuses, ni plus « *church going* » que les précédentes. Leur composante juive a certes estimé bonne à prendre le sionisme apocalyptique d'une partie des évangéliques, mais elle ne pouvait pas, évidemment, donner dans leur enthousiasme religieux.

¹². Il semble opportun d'honorer ainsi l'Eglise américaine, la plus forte du monde catholique et pourtant fort exposée.

L'individualisme religieux et l'individualisme démocratique croissent de conserve et se fortifient mutuellement.

Les Pères fondateurs ont établi un Etat laïque sans laïcisme d'Etat. Par le Premier Amendement la sphère politique est clairement séparée des autorités religieuses quelles qu'elles soient. Cependant elle est toute disposée à écouter et à consulter celles-ci. Aucune n'est en mesure de l'emporter sur les autres et Madison a conçu la multiplication des sectes comme un garantie de la liberté. Mais les mêmes Pères considèrent que la religion est bonne. « Dans leur vision ce n'est pas le gouvernement qui produit des citoyens moraux, mais des citoyens moraux et économiquement indépendants qui contribuent à préserver la démocratie »¹³ Elle est même indispensable et Eisenhower a pu déclarer : « Notre forme de gouvernement n'a pas de sens si elle n'est pas fondé sur une foi profonde – et peu importe laquelle ». En fait, la généalogie puritaine a gardé longtemps un certain privilège sur les autres.¹⁴ Il a toujours existé un puissant courant millénariste, et toute une historiosophie qui commence à la fondation par Pères pèlerins de la *City upon a Hill* et qui conduit au Royaume millénaire par une *manifest destiny*. Ce courant se réveille de temps en temps et on en parle à nouveau. Il transfère à la nation prédestinée la notion d'élection des Saints et fait de celle-ci l'agent de la Rédemption.¹⁵ Sans difficulté l'évangélisme se marie à la religion civique américaine et lui apporte une nouvelle ferveur.¹⁶ La religion « durkheimienne » d'adoration de la société par elle-même, n'exclut nullement la religion du Dieu transcendant : elles se renforcent, elles se garantissent l'une l'autre.

Les missions évangéliques sont parties à la conquête du monde¹⁷. Leur percée est foudroyante. Les évangéliques seraient cent vingt cinq millions en Asie, cent en Afrique, autant en Amérique centrale et en Amérique latine. Au train où vont les choses, le Brésil, théoriquement la plus grande nation catholique du monde, pourrait bien devenir, sous cette forme, protestante dans une trentaine d'années. Il faut reconnaître que le Jésus militant de la théologie de la libération, l'appel au changement révolutionnaire des « structures sociales », ont moins d'attrait pour les âmes naturellement chrétiennes que le Jésus sauveur de l'évangélisme. Il est normal que celui-ci occupe le terrain dévasté par celle-là. La Corée est pour un tiers chrétienne, mais la grande majorité des chrétiens appartiennent à ces nouvelles dénominations. Bien mieux, la mission coréenne est devenue la deuxième du monde après la mission américaine. Elle œuvre en Chine dont nul ne connaît le nombre exact des chrétiens.

Héritières du radicalisme protestant, les missions évangéliques ne procèdent pas à la manière catholique, qui laissait subsister beaucoup d'usages religieux païens, notamment en Amérique indienne, quitte à les christianiser peu à peu. Au désespoir des ethnologues, les indiens d'Amérique espagnole et portugaise, abandonnent d'un seul coup leurs coutumes syncrétiques et chantent en chœur des hymnes fraîchement traduits de l'américain. Les missions catholiques en milieu maghrébin, s'il en existe, pétries du « respect de l'autre » se croient tout juste en droit de proposer aux musulmans de meilleures traductions du Coran. Les évangéliques y vont franchement : « Vous avez cru au Coran, maintenant *Bible says...* »

¹³ Voir l'excellent Isabelle Richet, *La religion aux Etats-Unis*, Paris, PUF, 2001. p.104.

¹⁴ La législation des Etats est en retard sur celle de l'Etat fédéral. La plupart limitent l'accès des fonctions officielles aux protestants jusqu'à la fin du XIXème siècle. Ibid. p.103

¹⁵ Ibid. p.107. Contre ce courant les protestants libéraux, les agnostiques, les catholiques, les juifs ont fait constamment appel à la Constitution et aux libertés américaines, spécifiquement au *Bill of Rights*, pour défendre leurs droits. La fameuse querelle du darwinisme contre le créationisme n'est pas éteinte dans certains Etats du Sud.

¹⁶ Voir aussi Tarek Mitri, *Au nom de la Bible, l'Amérique*, Paris, Labor et Fides, 2004

¹⁷ Voir le dossier réuni par la revue *Hérodote*, n° 119, 2005.

Le fondamentaliste lit la Bible comme les musulmans lisent le Coran : deux textes infallibles tombés du ciel. Le christianisme sous cette forme manifeste une structure analogique à celle de l'Islam, et cela favorise le passage. C'est pourquoi la mission évangélique, pour la première fois dans l'histoire des missions chrétiennes en terre musulmane, remporte des succès appréciables. En Afrique, l'évangélisme, (particulièrement le pentecôtisme où l'Esprit Saint est facilement confondu avec les esprits de la forêt), court à la vitesse d'un feu de brousse. En Europe et dans l'Eglise catholique, l'évangélisme progresse aussi. Les communautés charismatiques participent de son esprit. La hiérarchie a fort à faire pour conserver sur elle un certain contrôle, car leur logique interne, celle du groupement associatif libre à forte teneur émotionnelle, est de s'en passer.

L'évangélisme ne se développerait pas à cette vitesse s'il n'était associé à l'image et au prestige de l'Amérique. Elle est le soleil qui illumine les conversions. On ne se convertit pas seulement au Dieu chrétien, mais à la culture dominante des Etats Unis, à laquelle on est déjà converti dans son cœur depuis longtemps. Le nouveau pentecôtiste africain, le nouveau baptiste salvadorien ou équatorien en reçoit le sceau, et si l'on peut dire une sorte de promotion sociale, comme un premier passeport virtuel vers la terre promise américaine où il est si difficile d'entrer.

Retard de perception

Les deux défis que je viens d'énumérer, ne sont pas de même nature. Dans un cas, il s'agit d'un abandon de la religion chrétienne, dans l'autre, de la religion catholique. Les évangéliques sont des chrétiens.

Quelles ont été les circonstances qui ont fait que l'Eglise catholique ait pris si tard conscience de ces deux défis, si même elle en a pris conscience, ce qui n'est pas certain dans plusieurs de ses parties ? Quelles sont les causes de ce retard de perception ? J'en distingue deux principales, le tournant « humanitaire », sous la pression du communisme, et l'action de l'évolution générale de la société démocratique depuis « 1968 ». Soit la religion humanitaire et la religion démocratique.

La religion humanitaire

J'ai dit que les six derniers pontificats ont supporté la tâche essentielle de faire face aux deux grandes et meurtrières épidémies idéologiques qui ont infecté le monde. L'Eglise catholique, jusqu'à la fin du XXème siècle a été centrée sur l'Europe et ce sont avant tout les tribulations de l'Europe qui ont préoccupé le siège romain et déterminé ses initiatives.

On ne peut dire que le nazisme ait mis en péril l'âme de l'Eglise. Elle a été faiblement touchée, même en Allemagne, par les thèmes nazis. C'est plutôt le souci de son corps, le nazisme ayant clairement l'intention d'anéantir l'Eglise, qui a pu pousser à certaines faiblesses une partie de son personnel (qu'une autre a compensée par des actes héroïques), et à des erreurs politiques graves.¹⁸ Il en a été autrement avec le communisme, affaire beaucoup plus longue et universelle.

¹⁸ Ce n'était pas une bonne idée de la part de Mgr Pacelli, nonce à Munich, de pousser le *Zentrum* allemand à voter les pleins pouvoirs au chancelier Hitler afin d'obtenir un concordat, et ce n'était pas non plus une bonne idée que de vouloir ce concordat. Je ne veux pas revenir ici sur le « silence de Pie XII ». Il a certainement voulu reprendre, dans le second conflit mondial, la politique pacifiste « au dessus de la mêlée » de son prédécesseur Benoît XV, mais elle ne convenait plus devant le nazisme. On peut lui reprocher de n'avoir pas vu qu'en attaquant les juifs, le nazisme attaquait *du fait même* l'Eglise et de s'être tenu envers eux à un simple devoir de

Sous le choc du communisme, l'Église orthodoxe russe se révolta, fut martyrisée, plia, se soumit, se réfugia dans sa forteresse séculaire, la liturgie. L'Église catholique, tant qu'elle fut hors d'atteinte, résista et, par la voix du magistère, condamna. Sans doute l'encyclique *Divini Redemptoris* (1938) n'est elle pas exhaustive, mais aucun grand responsable du monde n'a produit à l'époque un texte aussi fort. Il démasque le trait le plus dangereux du communisme, la falsification du bien. C'est pourquoi Pie XI le qualifie « d'intrinsèquement pervers », expression qu'il n'emploie pas pour l'encyclique jumelle condamnant le nazisme. En effet le nazisme contredisait ouvertement la morale de tous les temps, tandis que le communisme en la pervertissant le rendait plus tentant pour les âmes honnêtes. Il met le doigt sur le faux christianisme dont il se couvre : « une contrefaçon de la rédemption des humbles ». Pie XII fit après guerre une politique très justifiable, à la fois de soutien à la démocratie et de combat sans compromis contre le communisme.

Cependant après 1945, l'Église en Europe se trouvait en état de danger. Une partie des fidèles était tombé sous le régime communiste et celui-ci était en position de force pour lancer des accusations graves contre l'Église. Elle s'était rendue complice, prétendait il, des régimes nazis, fascistes, autoritaires, elle acceptait l'ordre « capitaliste » du monde etc. Après la mort de Pie XII, mais déjà de son vivant, comme en France, le combat faiblit.

L'Église (j'entends par ce mot son personnel et seulement une partie de son personnel) reçut comme partiellement vraie la description de la réalité que lui proposait l'idéologie communiste. La dichotomie capitalisme/socialisme se glissa dans le discours ecclésial. Au lieu de la réfuter tout de suite, comme étant justement le seuil d'entrée dans la vision du monde idéologique, on la prit pour point de départ d'une discussion portant sur la position à adopter devant une réalité que l'on avait cessé d'apercevoir correctement. Au lieu de remarquer que le monde réel non communiste ne se laissait pas réduire au concept de capitalisme et que le concept de socialisme désignait non pas une société mais seulement un régime politique en dehors duquel le socialisme n'avait aucune existence, on cogita sur une « troisième voie » entre ces deux fantômes. Des clercs prirent la peine de « dialoguer » avec les idéologues et les propagandistes, essayaient d'extraire de leur langue de bois un contenu « humaniste » commun. Ils étaient prêts à admirer leur action, leur programme et même leur pensée, s'ils consentaient à ne plus être athée. C'est le fond de la « théologie de la libération ». Or le communisme n'était pas faux parce qu'il était athée, il était athée parce qu'il était faux en tout domaine y compris celui là. Le christianiser l'aurait rendu plus dangereux encore et il faut remercier le ciel qu'il ne l'ait pas compris à temps.

Le communisme a disparu pour le moment, en laissant après lui un champ de ruines, et il y a tout lieu de penser que l'Église catholique n'a pas échappé à la dévastation. On célèbre avec raison les martyrs chrétiens du nazisme. On ne se presse pas de recenser et d'honorer ceux du communisme, bien plus nombreux que ceux de toutes les persécutions antérieures. L'Église ne fait guère repentance de ses compromissions avec l'idée communiste parce que ne l'ayant pas comprise à fond, elle ne voit pas clairement de quoi il faudrait se repentir¹⁹.

charité générale – si efficacement qu'il l'ait rempli. On peut également regretter que certains milieux ecclésiastiques se soient compromis, même pour la combattre, dans la vision du monde qui partageait les Européens en aryens et juifs, aient concédé, à tout le moins, qu'il existait « un problème juif ». Le danger des idéologies est d'imposer la description de la réalité qu'elles portent en elles et, du coup, de fausser le discernement et de paralyser les cerveaux. Voir mon *Malheur du siècle*, Paris, 1999.

¹⁹ Pendant une trentaine d'année, alors qu'une partie de l'Église catholique, vivant sous le communisme, était engagée dans un combat de survie, une autre partie s'acharnait au « dialogue », à la « coopération ». Pendant une trentaine d'années le mot même de communisme disparut des documents du magistère. Ce second « silence de l'Église » lui est moins reproché que le premier (voir mon article paru dans la revue polonaise *Kultura Drugie milczenie Kosciola*, mars 1983, et sous le même titre dans la revue *Commentaire*, 1983, n°23). Il a pourtant moins d'excuse dans la mesure où le crime était moins secret. Le monde catholique était mal défendu matériellement et

Pourtant elle ne pourra éviter un examen d'elle-même qui l'amènera à comprendre comment elle a pu être tentée par une *perversa imitatio* d'elle-même. Ouvrir et liquider ce dossier serait utile pour faire face aux nouveaux défis du présent siècle.

Cette tentation avait été préparée par la religiosité humanitaire. Dès le début du XIX^{ème} siècle, apparaît dans ou à côté du christianisme, un courant humanitaire qui veut prendre en charge les misères de la société dont il fait un inventaire indigné. Il stigmatise l'Eglise hiérarchique parce qu'elle est la complice des puissants. Il dévalorise les œuvres de charité parce qu'elles ne sont pas à la mesure des maux à combattre. Il soupçonne le christianisme de répandre un esprit de résignation, de consolation, d'être l'opium du peuple. Ce courant se présente comme plus efficacement chrétien que le christianisme, plus réellement dévoué aux petits et aux opprimés. Il est la matrice du premier socialisme français et anglais, encore pénétré d'évangélisme. Avec une génération de retard, l'humanitaire envahit le roman russe, produit le para-christianisme de Tolstoï, le sur-christianisme de Dostoïevski, revient en boomerang en Europe occidentale à la fin du siècle. Les thèmes communs de l'humanitaire sont le dégoût de l'individualisme moderne, la méfiance pour la poursuite des intérêts, pour l'argent, pour le marché, pour la propriété. Cela traduit une nostalgie plus ou moins consciente du monde pré-moderne mais projetée dans l'avenir et dans l'utopie où les relations entre les hommes, devenus solidaires, ne seront pas réglées par le droit, mais par l'amour.

Il n'était pas facile de trier dans l'humanitaire ce qui appartenait au fond chrétien de toujours (la charité, l'amour des pauvres, le mépris des richesses, l'esprit de justice) et ce qui appartenait à l'utopie socialiste moderne²⁰. Mais, au lendemain de la guerre, quand le christianisme était mis en accusation, il est normal qu'il se soit défendu en mettant en valeur cette partie de son patrimoine²¹. L'humanitaire chrétien, dans sa composante politique raisonnable, a été sagement investi dans des formations de gouvernement, d'esprit social-démocrate, nullement utopiques. La *demo-christiana* italienne, allemande, française, belge a consolidé la démocratie et contribué à faire entrer l'Europe dans la modernité. La papauté l'a encouragée autant qu'il était du sien.

Une autre fraction de l'Eglise allait plus loin. On peut envisager sa dérive comme une exaspération de l'humanitarisme. Comme le *welfare state* avait pris en charge une grande partie du programme classique de l'humanitaire, il fallut l'étendre beaucoup plus loin, et chercher au bout du monde les niches de pauvretés là où elles se trouvaient. Plus grave était l'analyse économique et sociale qui sous-tendait ces actions. Souvent elle était enfermée dans le cadre intellectuel du marxisme. Or il était faux. C'est ainsi que s'est développée dans la presse et dans de nombreux mouvements catholiques toute une mythologie de la « classe

encore moins spirituellement. Il perdait ses défenses immunitaires et quelque fois le *sensus fidei*. Quelques hauts prélats ont montré qu'ils étaient conscients de ce passé. Le cardinal Decourtray, primat des Gaules, a reconnu la « collusion » d'une fraction de l'Eglise française avec le communisme. Au synode de 1999, le cardinal Schönborn, primat d'Autriche, a demandé que l'Eglise fasse repentance pour son silence sur le communisme et pour l'abandon du troupeau qui en a été la conséquence.

²⁰ L'action sociale de l'Eglise, inspirée par la charité et pure de toute utopie humanitaire, a été considérable pendant tout le XIX^{ème} siècle. Il suffit de citer Ozanam, digne continuateur d'une tradition qui venait de saint Vincent de Paul. L'Eglise a été d'autant plus « sociale » en ce siècle qu'elle était exclue de la sphère politique, du fait de ses adversaires et parfois de son chef. De même en Italie, où les catholiques étaient mis à l'écart de la politique après la prise de Rome en 1870.

²¹ La mise en valeur de ce patrimoine socialisant a permis à l'Eglise de France de reprendre pied dans la société politique française. Toujours en danger d'en être expulsée, particulièrement sous le combisme, elle avait pris au début du siècle un tournant nationaliste, ce qui lui avait permis de rentrer dans le jeu. Mais les faux pas du pétainisme l'obligeaient à renoncer à ce thème. Le thème socialisant prit le relais.

ouvrière », exploitée, paupérisée « perdue par l'Eglise par sa faute », conçue dans les termes du XIX^{ème} siècle, et jamais le gémissent n'a été aussi fort que lorsque le problème ouvrier était en voie de résolution et que la plupart des observateurs voyaient fondre la fameuse classe comme neige au soleil sous le double effet des évolutions techniques et du *welfare state*. De plus on proposait des programmes qui, s'ils eussent été suivis, eussent été pour elle on ne peut plus dommageables. Le même reproche peut être adressé au tiers-mondisme des mêmes milieux, la charité méritoire étant dévoyée par une lecture faussée de ce qui se passait dans le monde colonial ou post colonial. Le plus grave est le dommage infligé à l'intelligence. Les élans de l'humanitarisme à coloration marxiste dispensaient d'une analyse précise de la réalité. « L'ouverture au monde » était annulée par une cécité sur les évolutions réelles qui affectaient ce même monde. L'ignorance des mécanismes véritables de la vie économique par les clercs, qui en somme n'étaient pas préparés par vocation pour l'étudier et la connaître, la faiblesse de leurs jugements politiques, les a déclassés dans la vie intellectuelle de l'époque. Le « tout social » peut rendre idiot²². D'autant que, occupés par ce nouveau projet, ils étaient portés soit à négliger l'annonce de l'Évangile, soit à le confondre avec ce projet. Ce fut le temps de la religion « horizontale », portée par la paresse de l'esprit et l'aveuglement de la foi.

La religion démocratique

La démocratie n'a pas toujours été une religion. Elle était un régime politique, avec lequel l'Eglise avait été en difficulté tout au long du XIX^{ème} siècle. Dans l'Europe catholique, le Nouveau régime n'avait pas ménagé l'Eglise, entretenant en elle la nostalgie de l'Ancien, ou bien le rêve de le dépasser par un saut utopique dans l'avenir. Lamennais fournit dans sa carrière un paradigme de ce double mouvement. Cependant le monde catholique avait fini par accepter la démocratie, d'abord aux Etats-Unis, où l'alternative était impensable, puis en Europe. Léon XIII avait conseillé le « ralliement ». Pie XII l'avait formellement cautionnée dans son fameux message de Noël 1944.

Mais voici qu'en 1968 la démocratie est sortie brusquement du champ politique qui jusqu'ici l'avait bornée. Je cite une date conventionnelle. L'événement a commencé aux Etats en 1964. C'est en 1967 que l'Eglise canadienne a implosé. Peut être faut il remonter à 1965, à la clôture du concile de Vatican II et à sa réception tumultueuse. Bien qu'il n'ait pas été sanglant, heureusement, « 1968 » désigne une révolution aussi importante, peut être plus, que celle de 1789 dont elle est le prolongement logique. Celle-ci avait promu l'égalité de la loi dans l'ordre politique et, à l'imitation de l'Angleterre, donné le pouvoir à la société civile par l'intermédiaire du gouvernement représentatif. Mais Tocqueville avait montré que la révolution ne s'arrêtait pas là, que *l'égalité des conditions* était le principe démocratique fondamental, travaillant l'ensemble du corps social jusque dans ses plus secrètes articulations. 1968 est alors la sortie soudaine en plein jour de ce principe, son imposition immédiate dans la famille, dans l'école, dans l'hôpital, partout. Il n'existe plus guère que deux institutions où il n'ait pas encore triomphé, l'armée et l'entreprise. Encore faut il adoucir les dehors de la hiérarchie.

Les effets de l'éruption du principe démocratique hors de son domaine initial, de son intrusion en tous domaines, ont été spectaculaires. Je ne veux mentionner que ceux qui intéressent l'Eglise. Ce sont l'évanouissement de l'autorité, la légitimité de toutes les opinions, la volatilisisation de la règle morale commune. Par conséquence, le relativisme

²² Saint Thomas écrit que la sottise (*stultitia*) devient un péché quand elle provient d'un oubli des choses divines. « Elle s'oppose aux préceptes relatifs à la contemplation de la vérité » (*Summa*, II.IIae, q.46,a.2)

généralisé. La démocratie prend des couleurs religieuses quand il s'agit d'effacer toute différence entre les hommes. Entre l'homme et la femme, l'hétéro- et l'homosexuel, le citoyen et l'immigré, le maître et l'élève, le sain d'esprit et le malade, la démocratie ne veut pas distinguer. Elle est inclusive et personne ne doit rester en dehors. Pas même, bientôt, les animaux. En cela, elle porte en elle un humanitarisme aussi radical que le socialisme. Il est partagé par les droites presque autant que par les gauches, il emmène irrésistiblement toutes les sociétés occidentales vers de nouveaux rivages, encore inconnus.

Peu de sociétés étaient aussi vulnérables que l'Eglise catholique à un tel mouvement. Elle est hiérarchique et sa structure d'autorité ne dépend pas de l'élection. Le pouvoir, chez elle, vient de Dieu. Elle assure même que tout pouvoir vient de Dieu²³. C'est une extraordinairement anormalité dans un monde où le suffrage, régulièrement renouvelé, est la source unique de la légitimité. La hiérarchie de l'Eglise reste suspendue à la monarchie romaine, qui s'exerce dans le droit, qui se conçoit comme un service, mais qui n'en est pas moins plénière et « absolue » dans la mesure où l'autorité ne prend pas sa source dans le peuple. L'Eglise décide souverainement les conditions requises pour prendre rang dans cette hiérarchie, par exemple d'appartenir au sexe masculin, et autres conditions du même type.

Ensuite elle est dogmatique. La fonction principale de la hiérarchie ecclésiastique est d'être la gardienne de la foi, de la prêcher, de dispenser les sacrements qui permettent la vie de la foi²⁴. Elle ne décide pas ce qu'il faut croire si cela signifie qu'elle peut changer le dépôt à elle confiée, mais seulement elle définit ce qu'il faut qu'on croie si l'on veut rester un chrétien catholique²⁵. Elle n'admet en son sein la diversité d'opinions qu'après avoir jugé que chacune était compatible avec ce qu'elle affirme être la vérité. Elle résiste à la conception devenue générale que toutes les opinions ont leur place, qu'elles ont le droit d'exister tant qu'elles acceptent de co-exister et de jouer le jeu démocratique. Madison, auteur principal de la Constitution américaine, bon calviniste, souhaitait qu'il y ait le plus grand nombre possible de « persuasions », parce que leur multiplicité, empêchant l'une d'opprimer l'autre, était favorable à la liberté générale²⁶. L'Eglise catholique eût préféré qu'il n'y en ait qu'une parce qu'elle prétend détenir la plénitude de la vérité, de la vérité objective de la foi, et qu'il serait bon pour l'humanité qu'elle la reconnaisse enfin. Cependant, toujours dans ces années soixante où s'est tenu Vatican II, elle a pris acte que la liberté de choix des individus existait aussi en matière religieuse et qu'elle était un droit « fondé sur la nature même de la personne humaine ». Cela n'alla pas tout seul et un petit schisme en sortit. Enfin l'Eglise, « *mater et magistra* » affirme avoir compétence pour juger les mœurs, en particulier les mœurs familiales et les mœurs sexuelles qui en découlent.

Les conséquences pour l'Eglise de la révolution « 68 » ont été grandes et continuent de s'exercer.

A l'intersection de l'humanitaire socialiste et de l'humanitaire démocratique, l'humanitaire chrétien s'est encore exaspéré. Il a engendré des personnages comme l'abbé Pierre ou Sœur Emmanuelle, dont la popularité le dispute dans l'opinion à celle de Zidane et de Noah. Leur consternante démagogie, leur cabotinage éhonté, leurs fantaisies théologiques (car ils opinent sur les plus grands sujets) ne choquent en rien le public catholique qui les tient pour des icônes exemplaires de la vraie charité. Ils sont les « saints » de la démocratie humanitaire.

²³ Ce qui ne doit pas être entendu comme signifiant que cette formule s'oppose *dans les sociétés politiques* au choix des dirigeants par le suffrage.

²⁴ A quoi s'ajoute la *diakonia*, l'exercice de la charité. Voir le *post-scriptum* de cet article.

²⁵ C'est ce que Benoît XVI a rappelé au lendemain de son élévation. Il n'a aucun pouvoir pour « innover ».

²⁶ *The Federalist Papers*, n°51.

Ces deux paroles de l'Écriture : « Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus » et « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés » — doivent en bonne tradition être tenues ensemble et délimitent un mystère. Pendant des siècles, surtout sous l'influence janséniste, c'était plutôt la première qui prévalut. Le régime « tout enfer » n'a pas manqué d'effets pervers. «1968 » est résolument passé du côté de la seconde, et au régime « tout paradis ». Les effets pervers ne sont pas moins sensibles. La notion de péché a perdu de son acuité. Dans le langage courant, on évite ce mot et on le remplace par des périphrases, du genre « manquement à l'amour ». On ne voit plus bien de quoi le Christ incarné et rédempteur est venu « sauver » les hommes. Ce sentiment encore très fort du péché et du salut chez les protestants évangéliques, est singulièrement dilué dans le monde catholique et dans la catéchèse des enfants. Ces enfants ne comprennent plus clairement pourquoi il serait nécessaire d'être chrétiens, puisque les choses tournent aussi bien pour les musulmans, les bouddhistes et pour ceux qui ne croient plus à rien du tout²⁷. C'est pourquoi on leur enseigne d'abord à être gentils, à ne pas être racistes et autres préceptes de l'humanitaire démocratique fortifiés par des citations de l'évangile. On les rassure sur les effets du péchés (si on en parle), avec autant d'assurance qu'on les terrifiait hier.

D'où sort encore la conviction relativiste que toutes les religions se valent, que dans chacune on fait aussi bien son salut. Ensuite qu'elles sont complémentaires, et qu'il y a dans chacune quelque chose de bon à prendre. Elles peuvent aussi être mélangées. C'est ainsi qu'il existe une théologie selon laquelle le Christ s'est incarné de différentes façons, à différents degrés, dans les grandes religions, ce qui permet de conserver, en le tournant, le principe de salut par l'Incarnation dont les deux Testaments racontent l'histoire²⁸. En Asie, certains souhaitent que, dans la liturgie, la lecture du Bhagavat Gita remplace avantageusement les textes vétéro-testamentaires. Tout cela est conforme à la religion démocratique qui ne supporte pas qu'il puisse y avoir entre les hommes des différences, encore moins des privilèges, et qui veut les ramener au même, dans l'inclusion égalitaire. Comment tolérer qu'il y ait des exclus du salut, alors que la démocratie ne tolère l'exclusion sociale sous aucune forme ?²⁹

L'antichristianisme

L'Église catholique, ou son personnel, a eu beau embrasser l'humanitaire, elle a eu beau accepter le nouveau régime démocratique, chercher des connivences avec l'esprit de soixante-huit³⁰ rien n'y a fait : il semble bien qu'elle soit plus détestée que jamais³¹. Les deux siècles précédents avaient connu un anticléricalisme virulent. Au moins vivaient ils sur des principes moraux communs, qui coïncidaient avec ceux que recommandait l'Église. Mais ces

²⁷ Le pari de Pascal, dans le régime « tout paradis » perd toute force convaincante, s'il en a eu jamais.

²⁸ Enseignée en particulier par un jésuite, le R.P. Dupuy. Rome a protesté.

²⁹ Sur ce point, les *recordmen* de la sainteté démocratique accumulent les exploits. Ils ont une prédilection pour le marginal, le délinquant, et tout ce qui fait peur au troupeau catholique ordinaire. Lors des émeutes de nos banlieues, en 2005, dont les acteurs étaient principalement des immigrés maghrébins et africains musulmans, les évêques ont regretté que leur *amour* n'ait été suffisant pour « intégrer » ces « jeunes », mais ils n'ont pas jugé que les agressés, les propriétaires des voitures brûlées, les « forces de l'ordre » méritassent un simple mot de sympathie. Leurs prédécesseurs des temps d'invasion barbare se voulaient *defensor civitatis*. Pas eux. Ainsi concilient ils l'antidémocratie (car ils ne se font pas les défenseurs de la cité aujourd'hui démocratique) et l'hyperdémocratie. On se souvient de Mgr Gaillot, un temps évêque d'Evreux, qui se disait « l'évêque des autres » parce qu'il se refusait à l'être des siens.

³⁰ Qualifié alors d'« esprit du Concile » [de Vatican II]. Bel exemple de soixante huitisme catholique : l'œuvre du P. de Certeau, s.j.

³¹ Voir René Rémond, *Le nouvel antichristianisme*, Paris, 2005. Peut être s'esquisse-t-il des contre-courants plus favorables.

principes ont cessé d'être communs, parce que la nouvelle étape de l'évolution démocratique les met à la disposition des choix individuels. Ils sont des préférences. Aussi est-ce le christianisme lui-même qui est détesté en bloc.

L'Eglise en tant que telle, et non seulement à cause de son organisation hiérarchique et du pouvoir indu de ses clercs, devient un obstacle à la valeur suprême de la démocratie, la liberté³². Comment ose-t-elle interdire d'enseignement tel ou tel de ses enseignants, alors que tout professeur dans la société civile est libre d'enseigner ce qu'il veut ? Comment ose-t-elle barrer ses rangs aux femmes, aux homosexuels, alors que l'égalité complète est juridiquement reconnue en tout pays civilisé ? C'est délictueux. S'il y a un chapitre sur lequel se concentre l'hostilité, c'est celui de la liberté sexuelle. L'encyclique *Humanae Vitae*, promulguée par le pape Paul VI en Juillet 1968 – date malheureuse — a constitué un scandale qui ne passe pas. En Europe on était habitué à distinguer, comme faisait Mgr Dupanloup, la *thèse* et *l'hypothèse*, et les fidèles savaient s'accommoder. Mais pas dans les pays anglo-saxons, où l'on est éduqué à *obey the law*. Les difficultés du catholicisme aux Etats-Unis s'en sont trouvées multipliées. Il n'y a pas que l'Eglise catholique qui soit touchée. L'Eglise anglicane a été un peu secouée par l'admission des femmes au sacerdoce, puis à l'épiscopat ; elle est gravement divisée par l'admission des homosexuels aux mêmes fonctions. Le monde protestant admet le divorce. Il tolère l'avortement.³³ Les femmes ne sont-elles pas libres de disposer de leur corps ? L'homosexualité n'est-elle pas l'objet d'une préférence librement choisie ?

L'accusation devient de plus en plus virulente contre le passé historique de l'Eglise. Galilée, l'inquisition, bien sûr, et les repentances n'effacent rien. Il y a encore l'esclavage (que les papes n'ont pourtant jamais formellement accepté) ; et, plus véhémement que jamais, l'inculpation de la Shoah. L'accusation remonte le temps. Ce n'est plus l'Eglise catholique institutionnelle qui est mise en procès, mais le christianisme lui-même, jusqu'à ses textes fondateurs. Nous voici revenus aux premiers temps, où les chrétiens – avec les Juifs – étaient accusés d'*odium humani generis*. Longtemps le christianisme a été méprisé au nom de la raison et de la science. Il indigné aujourd'hui au nom de la morale.

Devant ce déluge de haine et de mépris³⁴, comment réagit l'Eglise ? Certes elle récite le psautier qui est presque entièrement un appel à Dieu dans des situations d'urgence, quand ses ennemis (qui sont aussi Ses ennemis), les « taureaux de Basan » assaillent le fidèle et veulent l'anéantir. Mais dans bien des cas, en particulier en France, le monde ecclésiastique préfère une autre attitude. Elle est de refuser d'avoir des ennemis, de nier qu'ils existent. C'est pourquoi on a dans sa liturgie publique expurgé le psautier de quelques *psaumes d'imprécation*, par trop violents et « peu chrétiens ». Refuser d'avoir des ennemis quand on en a, c'est tourner le dos à la réalité. C'est aussi fausser la morale, parce que l'on peut pardonner aux ennemis que s'ils sont préalablement identifiés et nommés. C'est aussi trahir ses amis, qui, n'étant pas les amis des ennemis, deviennent des ennemis, par ce qu'ils s'opposent aux ennemis, lesquels n'en sont pas, mais sont au contraire des amis. C'est entrer dans « le culte du mauvais larron »³⁵. Le mauvais larron est « meilleur » que le bon, parce qu'il est plus beau de l'aimer en tant que mauvais. J'ai traité ailleurs de ce *syndrome de Stockholm* généralisé³⁶. Il s'abrite derrière un sublime moral sur-chrétien, qui voudrait se faire prendre pour une

³² Saint Augustin aurait dit : le libre arbitre, le pouvoir de choisir. La liberté, dans sa conception, était la liberté de faire le bien.

³³ Mais pas les Evangélistes intransigeants sur ce dernier point.

³⁴ La haine est plutôt une spécialité française, le mépris, anglaise. Cela ne va pas encore jusqu'à la persécution.

³⁵ Je dois l'expression à mon ami Philippe Raynaud.

³⁶ Dans une prise d'otages à Stockholm, les otages avaient fini par fraterniser avec les terroristes. D'où le « syndrome » reconnu dans plusieurs situations de ce type.

mystique.³⁷ Il est aussi une réaction de peur, à la manière de l'autruche qui se met la tête dans le sable. Enfin il est conforme à la religion humanitaire la plus éperdue, comme à la religion démocratique la plus englobante. Un mot couvre tout cela, ressassé jusqu'à l'écoeurement : le mot « amour », mis à toutes les sauces et prostitué de toutes les façons³⁸.

La « décomposition du catholicisme »³⁹

Au lendemain de la Réforme et du Concile de Trente, l'Eglise catholique avait répondu à l'iconoclasme réformé par la prodigieuse créativité baroque en peinture, architecture, musique, éloquence. Un des premiers signes de la « décomposition » du catholicisme au lendemain du Concile de Vatican II, fut au contraire qu'une petite explosion iconoclaste se produisit en son sein même. Murs nus, tableaux et statues enlevés, en fut le premier symptôme et le second fut l'acharnement vandale à priver l'hymnologie⁴⁰ et la liturgie de toute la beauté accumulée pendant les siècles. Cette vague iconoclaste fut l'ouvrage des clercs seulement, ou plutôt du cléricalisme car le public laïc contemplait le dégât, passif et désolé⁴¹. Si une chose en effet a curieusement survécu à dans l'effondrement général, c'est le cléricalisme, cette plaie qui accompagne l'Eglise depuis son origine, dont on ne voit comment elle pourrait jamais se débarrasser, elle qui a été pourtant une des grandes causes de la Réforme, plus lointainement de l'islam, et qui continue de justifier l'horreur protestante de l'Eglise romaine. Cependant l'unité du dogme, l'unité de la liturgie, l'autorité de Rome sont battus en brèche.

L'effondrement se mesure statistiquement. En une quarantaine d'années, le nombre des pratiquants a diminué des trois quarts en France, et les courbes de l'Italie, de l'Espagne, de l'Irlande, de la Pologne et même des Etats-Unis, rejoignent celles de la France avec plus ou moins de retard. Le nombre des prêtres diminue de façon plus que proportionnelle. Une centaine d'ordinations en France, contre le décuple au lendemain de la guerre. Aux Etats-Unis, le nombre des séminaristes passe de 48 000 en 1965 à 5 000 aujourd'hui. Celui des religieuses baisse en même temps de 50 %. Un quart des immigrants « hispaniques », catholiques d'origine, sont devenus protestants, pentecôtistes ou baptistes⁴².

Dans la plupart des pays d'Europe, les chrétiens (je n'ai pas dit les catholiques seulement) forment une minorité de plus en plus réduite. Ils en ont maintenant pris acte et s'y résignent. Savent-ils au moins ce qu'ils croient ? Les sondages indiquent une grande incertitude sur les dogmes les plus fondamentaux, sur la résurrection du Christ, ou la vie

³⁷ Voir mes *Trois tentations dans l'Eglise*, et le chapitre : *de la mystique au sublime*.

³⁸ En France, ni le judaïsme ni l'islam ne se laissent traiter comme le catholicisme. Le « pas d'ennemi » de principe est interprété comme un masochisme qui invite à ne pas se gêner. Sur la prostitution du mot amour, voir le *post scriptum* de cet article

³⁹ J'emprunte le mot *décomposition* au P. Louis Bouyer, l'un des grands théologiens de sa génération et l'un des plus actifs participants de Vatican II, précisément à son livre : *La décomposition du catholicisme*, Paris, 1968. Le pape Paul VI au même moment, parlait de *autodemolizione della Chiesa* ce qui revient au même.

⁴⁰ Un cantique : *Il est né le divin enfant*, aussi connu de tous les Français que *Au clair de la lune*... a ainsi été amputé de la plupart de ses vers, (dont « jouez hautbois résonnez musettes » incompréhensibles pensait-on) remplacés par des vers ineptes à haute teneur sociale. J'ai eu, après quarante ans d'attente, le plaisir de le voir restauré dans ses paroles antiques et charmantes à Noël dernier. Sur l'envahissement des milieux cléricaux et des églises par le pire de l'art contemporain, voir mon article *L'évêque de Poitiers saisi par l'art conceptuel*, Commentaire, 2003, n° 104. Et le livre remarquable de Christine Sourguin, *Les mirages de l'art contemporain*, Paris, 2005.

⁴¹ Il est intéressant de remarquer que l'iconoclasme se trouve au fondement de l'islam et forme un chapitre important de la foi réformée. Voir mon *L'image interdite*, Paris, folio, 2000

⁴² Isabelle Richet, op.cit. p. 46 et ss.

éternelle par exemple⁴³. En tout cas, la jeune génération ne sait plus grand-chose de la religion. Même si elle a été catéchisée, et bien catéchisée, ce qui est rare, les notions de base n'entrent plus. Sans doute ne faut-il pas l'imputer seulement aux catéchistes, mais à l'évolution récente de la démocratie, ou plus généralement à l'évolution des sociétés modernes développées. Que ce soit la littérature, la lecture, les « valeurs », la langue même, la transmission du savoir, de l'héritage se fait mal, aussi mal à l'école et dans la famille qu'à l'église.⁴⁴

Si bien que des évêques fort responsables n'hésitent à dire en privé que le bateau coule, qu'il y a une déchirure sous la ligne de flottaison et qu'on n'y peut plus rien. Que l'Eglise sera bientôt une secte, ou une grappe de sectes isolées, différentes, hostiles les unes aux autres. Peut-on espérer que ne s'y développent pas les défauts du sectarisme ?

Du point de vue de l'historien qui veut se limiter à une considération positive du présent et de l'avenir plausible, un tableau aussi crépusculaire que celui que je viens d'esquisser a des chances d'être exact. Mais il n'est pas complet. Ceux qui ont la foi portent sur la même réalité un autre regard. Sans se soucier de la statistique, ils s'émerveillent que des messes, même vilaines, soient célébrées encore au début du XXI^{ème} siècle et ils ne sont pas loin d'y voir une sorte de miracle. Ils voient, avec les yeux de l'âme, Dieu présent dans l'eucharistie, présent encore dans le moindre – mais authentique – acte de charité. Ils sont sensibles à des phénomènes de germination, à des points de renaissance, et ils sont conscients que dans un organisme vivant comme est l'Eglise, il n'est pas possible de mesurer exactement la proportion entre les cellules vivantes et le tissu mort⁴⁵. Ils ont l'espérance. Ceux-là croient dans la foi que l'Eglise catholique a les gages de la vie éternelle. Mais ils ne savent pas, ni ne cherchent à savoir, combien de fidèles elle aura encore au rendez-vous de la Parousie. Vladimir Soloviev, quelques mois avant sa mort, en 1900, avait suggéré : trois. Un catholique, un protestant, un orthodoxe.⁴⁶ Trois chrétiens réunis suffisent (avec les Juifs) pour que l'Eglise soit au complet. Ma foi, l'apocalypse du visionnaire russe paraît moins insensée un siècle plus tard.

« Cela est d'un autre ordre » dirait Pascal. Certes, et il faut revenir à l'histoire positive à laquelle je veux me tenir. Le pape n'a pas affaire qu'à l'Eglise invisible. Il ne peut, comme dans l'Orthodoxie orientale, se réfugier dans la contemplation mystique et liturgique⁴⁷. Il doit prendre des décisions pratiques qui affectent l'Eglise visible, incarnée comme est son Chef.

⁴³ L'expression de la foi peut être fautive, et la foi au fond des cœurs rester droite. Les sondages n'y ont pas accès.

⁴⁴ Voir les aperçus très intéressants de Patrick Juvin, *L'avènement du corps*, Paris, 2005. Il montre en particulier les conséquences énormes de l'allongement de la vie. Les causes de la rupture dans la chaîne de transmission sont nombreuses et quelque fois mystérieuses pour le moment.

⁴⁵ Tout le monde observe que le jeune clergé est d'une autre qualité que celui de la génération précédente. Que dans les ordres savants, il y a, ça et là, un retour au travail théologique sérieux. Que les ordres contemplatifs se portent assez bien.

⁴⁶ Vladimir Soloviev, *Trois entretiens*, Paris 1984. Voir mon commentaire : *La Falsification du Bien, Soloviev et Orwell*, Paris, 1985.

⁴⁷ Soloviev considérait comme un vice byzantin la séparation complète entre la sphère de l'Eglise et celle de la sphère sociale et politique. Selon lui cela équivalait une négation du dogme chalcédonien de l'union des deux natures dans la personne du Christ. Voir *La Sophia et les autres écrits français*, Lausanne, 1978, p. 138-43.

Modernisme.

Il existe dans l'Eglise un ancien et important courant qui pense avoir des remèdes à la crise. On peut le dater du modernisme de la fin du XIX^{ème} siècle. Il s'agissait alors de combler le gouffre qui s'était ouvert entre la doctrine de l'Eglise, particulièrement son interprétation des Ecritures, et la raison, c'est-à-dire la philosophie, l'histoire et l'exégèse scientifiques contemporaines. Le modernisme ouvrit une crise grave, qui ne fut pas toujours résolue par les meilleurs moyens, c'est-à-dire que les arguments ne furent pas toujours à la hauteur des enjeux. A côté du réveil auquel le défi moderniste obligea l'intelligence dans l'Eglise, il y eut aussi des forces qui se contentaient d'une simple répression. Le travail intellectuel fut stimulé d'un côté, assommé de l'autre.⁴⁸ En fin de compte, en admettant et en relativisant les résultats de la science de l'époque, en creusant et en reformulant les points contestés, le travail critique finit par apaiser la querelle de façon assez satisfaisante pour la continuité de la doctrine comme pour les exigences de la raison. Ce travail, au demeurant, n'est jamais fini.

Le nouveau modernisme se propose de combler la vaste discordance entre les normes de l'Eglise et les normes de la société contemporaine. Il est moins savant que le premier, parce que ses leaders sont en général des journalistes de la presse et des médias catholiques, ou des écrivains sans autorité intellectuelle.⁴⁹ Mais il est plus répandu, il touche les « masses ». Il exerce une pression, celle, justement, de la société contemporaine.

A l'époque de la guerre froide, ce courant se confondait avec ce qu'on appelait le progressisme et ses thèses étaient orientées à gauche, du côté communiste. Aujourd'hui, il est moins politique que théologique. Il souhaite que l'Eglise se débarrasse de tout un fatras de dogmes périmés, de normes éthiques qui ne passent plus. Par exemple, il interprète la résurrection du Christ comme une manière de parler des disciples, qui ne signifiait pas autre chose que la permanence du « message » qu'il avait laissé. Ou bien encore il veut persuader que la Vierge Marie était une mère de famille fière de ses nombreux enfants. Que le péché originel est un mythe inventé par saint Paul, et par saint Augustin, deux névrosés qui ont rendu malade pour des siècles la chrétienté latine. Que le divorce, l'avortement sont acceptables, en tout cas le remariage des divorcés et leur admission à la communion. Que les femmes peuvent être admises au sacerdoce. Ces thèses ont pour elle la vraisemblance, et aussi la gentillesse, l'humanité, la douceur indulgente de nos régimes démocratiques modernes. Elles témoignent d'une « ouverture à l'autre » qui est une « valeur » que notre temps ne cesse de recommander. Du point de vue chrétien, elles sont œcuméniques. Il y a longtemps en effet que les Eglises protestantes ont accepté plusieurs d'entre elles, conformément, pensent elles, à la morale et à la raison, et pour suivre l'évolution générale des mœurs.

Ce dernier espoir « œcuménique » est chimérique. La sortie du cercle dogmatique catholique en direction des protestants ne rapprochera pas d'eux et surtout pas des évangélistes. Un historien du protestantisme, Emile G. Léonard, comparait judicieusement le devenir des dérives illuministes chez les catholiques et chez les protestants au XVI^{ème} siècle. Chez ces derniers, à cause de leur ancrage biblique et de la méditation de la Parole, l'illuminisme s'atténuait progressivement, tandis que « les illuminés catholiques, mal nourris à la Bible, étaient livrés à leurs fantaisies personnelles ». « Par là, les illuminés protestants deviennent de moins en moins aberrants, tandis que les catholiques le deviennent de plus en

⁴⁸ Voir le classique Emile Poulat, *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*. Paris, 1962

⁴⁹ Du type Drewermann ou Duquesne, certains chroniqueurs religieux, du *Monde* ou de *La Croix* ou encore les auteurs qui veulent appliquer à la doctrine reçue leurs idées et leur système, comme Françoise Dolto et les psychanalystes chrétiens. Ils connaissent les grands tirages. Loisy, lui, était au contraire un savant respecté.

plus »⁵⁰ Les protestants sont habitués depuis des siècles à régler tout seuls, chacun pour soi, leur foi, leur piété, et ils savent se servir de la boussole qu'ils possèdent⁵¹. Pas les catholiques. L'œcuménisme sentimental convoqué pour justifier qu'ils jettent par-dessus bord une partie de l'enseignement reçu, échouerait, et ils ne tarderaient pas à jeter le reste. La pression de la société contemporaine les y aiderait.

Il ne faut pas beaucoup de culture théologique pour discerner vers quoi conduiraient les thèses apparemment les plus inoffensives du nouveau modernisme. Encore faut-il l'avoir. Le tournant humanitaire, puis la crise de soixante-huit n'ont pas été favorables à l'acquisition de cette culture. Longtemps dans les séminaires, les étudiants étaient nourris des sciences humaines, de Marx et de Freud, du temps perdu pour la théologie. Il faut tenir compte de la baisse du niveau de culture générale, de la désuétude du latin et du grec. De la baisse du niveau social du milieu où se recrute le clergé et de celui où il se tient. On ne peut plus dire que dans son diocèse un évêque est de qualité considéré comme appartenant à l'élite, soit parce que l'on ne le considère pas tel, soit qu'effectivement cette élite est plus capable et plus instruite que lui⁵². Conscient de la faiblesse théologique de l'épiscopat, Rome a publié en 1997 un catéchisme de très grande qualité, destiné expressément aux évêques. Le catéchisme précédent, celui du Concile de Trente (publié en 1566) non moins savant, était destiné aux curés de paroisse, aux prêtres et aux fidèles. Les évêques ont-ils le temps, ont-ils le goût de l'étudier ?

Point de conclusion.

Je ne sais pas ce qu'il faut faire, et je ne conclurai donc pas. Me sera-t-il permis d'énoncer, pourtant, à la fin de ce long article, ma thèse principale ? La voici : La crise de l'Eglise catholique est fondamentalement une crise de l'intelligence et la clé de l'intelligence, dans son cas, ne peut être que théologique.

Si elle (une fois encore, par Eglise j'entends son personnel) n'a pas été capable de s'orienter correctement, si elle a pris au vingtième siècle des chemins qui ne menaient nulle part, c'est parce qu'elle n'a pas été capable d'opérer la coïncidence entre l'entendement et la réalité. Qu'elle n'a pas vu clairement l'adversaire, qu'elle n'a pas fait le choix judicieux de l'ennemi et de l'ami, qu'elle n'a pas analysé comme il le fallait les situations. Qu'elle n'a pas perçu ce qui se passait réellement. C'est pour cette constante déficience intellectuelle qu'elle décourage ceux qui seraient ses amis naturels, et qu'elle encourage ceux qui la méprisent.

La théologie est son patrimoine. C'est une science difficile, à laquelle elle a dévoué le meilleur de ses efforts. Ses maîtres ont construit au cours des siècles une sorte de cathédrale intellectuelle, dont chaque partie répondait à l'autre, qui grandissait de façon « homogène » sans changer de forme générale. On avait repéré les piliers et les arcs boutants auxquels il ne fallait toucher qu'avec des mains tremblantes. De plus, les mêmes maîtres avaient prétendu que les autres savoirs, les lettres, la philosophie, les sciences, se rangeaient sous cette

⁵⁰ Emile G. Léonard, *Histoire générale du protestantisme*, Paris, t.II, ch.VI.

⁵¹ Il y a d'excellents théologiens protestants. Par exemple l'écossais réformé Thomas F. Torrance, successeur de Karl Barth à la chaire de Bâle. Cependant la foi protestante n'est pas organisée autour de la théologie autant que la catholique. La Bible, la piété individuelle, la *lex orandi* (chez les Anglicans) la rendent moins nécessairement présente et centrale.

⁵² En France, les clercs issus de « bons milieux » n'ont pas toujours la vie facile à cause du jacobinisme égalitaire, forme française de la démocratie, qui sévit même dans l'Eglise. Mais comment interpréter le fait qu'avec le progrès de l'édition, les principaux classiques de la patristique soient publiés en livre de poche et se vendent bien ? Cela élève-t-il le niveau théologique des laïcs ? Il se pourrait bien.

discipline, laquelle pour tenir une position dominante, ne devait pas les opprimer mais au contraire les faire fleurir. La théologie ne se réduit pas aux manuels de théologie. Elle est un discours rationnel sur Dieu et, pour les chrétiens, même les moins instruits, la voie par laquelle ils passent pour que la foi soit libératrice de l'intelligence. Ayant acquis en ce domaine un sens droit, ils pourront se mettre alors avec appétit à l'étude des autres savoirs sans trop de risque de les comprendre de travers. La théologie ne se substitue pas à tous les savoirs, mais le *sensus theologicus* aide à les mettre en ordre et à les juger. Les bons théologiens n'ont pas été tentés par les idéologies totalitaires, ni ne sont tombés dans le fossé de l'humanitaire ou du soixante-huitisme⁵³.

Les choses, bien sûr, ne se sont pas passées aussi bellement, loin de là. Il y eut bien des oppressions de fait, et souvent la cathédrale s'est figée dans une forme cristalline incapable d'évoluer. Mais le principe restait et en dehors même de l'Eglise catholique de grands esprits, Hegel par exemple, s'efforçaient de le vivifier à leur façon. Ils savaient que l'ignorance de la théologie barre des pans entiers de la compréhension du monde.

Enfin la théologie était une source de plaisir, comme tout savoir. Les hommes qui s'y adonnaient jouissaient des plaisirs de la contemplation, semblables à ceux que cherchaient les philosophes de l'antiquité, et ils affirmaient bénéficier de lumières encore plus belles que celles qui éclairèrent Platon et Aristote. Le cadeau principal que peut donner l'Eglise à une humanité que la démocratie moderne n'a pas forcément rendue plus heureuse, ni plus intelligente, serait de les lui faire partager. Les émotions, les élans sentimentaux que les hommes peuvent se procurer dans les religiosités les plus diverses, y compris dans la chrétienne, hélas, ne leur feront pas de bien. C'est comprendre qui leur fera du bien.

Cette cathédrale s'est-elle écroulée définitivement ? Je ne le crois pas. Elle serait plutôt engloutie, comme était celle de la ville d'Ys, submergée par la mer, dont les marins entendaient parfois les cloches et le tintement assourdi⁵⁴.

Perspectives pour un pontificat ? Le nouveau pape est probablement le meilleur pape possible dans le meilleur ou le pire monde possible. Il est aussi un vieil homme, que l'âge a déjà marqué. Comme l'homme docte qu'il a toujours été, il se tient dans le silence de sa vaste bibliothèque et dans la solitude qui entoure sa dignité. Il lit, écrit, vaque aux affaires de l'Eglise, prêche, célèbre, se détend sur son vieux piano. Il sait qui il est⁵⁵, ce qu'il y a à faire, ce qu'il ne peut pas faire. Et il prie.

Post Scriptum

A peine le présent essai était-il écrit, que paraissait la première encyclique de Benoît XVI, *Deus caritas est*, datée du 25 dec.2005. La première encyclique d'un pape est très attendue, parce que on pense deviner en elle la ligne ou le style qui marquera le pontificat. *Deus caritas est* manifeste que Ratzinger, pape, a conservé tout son talent d'allier la science à la clarté, la profondeur à la précision. Relativement à la situation que j'ai essayé de décrire,

⁵³ Faut il rappeler ici la mémoire du P. Fessard, s.j. C'est parce qu'il avait un sens théologique particulièrement droit qu'il a été résolument antinazi avant guerre, antipétainiste pendant, anticommuniste après et qu'il n'a pas perdu la tête après 1968. Trop rare performance.

⁵⁴ L'édifice n'était pas seulement vaste, il était beau. Je me souviens qu'un vieux cardinal de curie, chargé du « patrimoine de saint Pierre » me déclarait qu'environ 80% des œuvres d'art subsistantes étaient soit dans les églises, soit commandées par l'Eglise, soit se rapportant d'une manière ou d'autre au thème chrétien. . C'était probablement vrai. Ce n'est plus vrai depuis un bon siècle. Mais y a-t-il autant de beauté ?

⁵⁵ « Un humble ouvrier dans la vigne du Seigneur » : déclaration le jour de son élection.

qui est celle d'une crise, le pape met le doigt sur trois points stratégiques. Je ne toucherai que ceux là.

1. *Amour.*

Il est courant, particulièrement depuis 1968, que le divorce ou l'homosexualité soient justifiés par l'amour. Si le mariage est fondé sur le sentiment amoureux, le refroidissement de celui-ci légitime sa dissolution et un nouvel «amour» autorisera une nouvelle union. Les pratiques homosexuelles se justifient parce que les sentiments amoureux qui s'y attachent sont peu distinguables de ceux qui attirent les sexes opposés.

Dans ce contexte, il est fort important que le discours de l'Eglise exclue du mot amour toute équivoque. Or il est, affirme cette encyclique, «galvaudé». Il est employé à tout bout de champ, jusqu'à la nausée, pour toucher les cœurs, s'adonner à l'émotion, se dispenser de penser. Il subit une inflation qui touche parfois à l'obscène, quand il est prononcé par certaines bouches hors de propos.

Le mot *eros*, précise l'encyclique, est évité dans le Nouveau Testament, qui préfère *agapè* — *caritas* en latin, *charité* en français — ou encore *philia*, l'amour d'amitié. Contrairement à ce qu'assure Nietzsche, le christianisme ne songe pas à détruire *l'eros*, ce qui serait tarir les sources vitales de l'humanité, mais à le protéger des extases autodestructrices qu'il recèle, dont les Anciens avaient la connaissance et la crainte. Il ne l'oppose pas non plus radicalement à *l'agapè*, comme le pensait le théologien luthérien Nygren, mais pose l'un et l'autre en compénétration et en union.

En chassant, comme on fait dans bien des prêches, le mot *charité*, parce qu'il serait contaminé par son emploi désuet, «rétrograde», au sens d'aumône ou de bonne œuvre («faire la charité»), et en le remplaçant systématiquement par *amour*, on érotise le mot, on le pousse vers le «sexe», ce qui fait entrer dans le climat de l'époque au moment où il conviendrait de s'en tenir à l'écart. Cela est sans profit pour l'amour authentique du prochain, lequel ne fait qu'un avec l'amour de Dieu, explique le pape.

2. *Politique*

Manifestement Benoît XVI n'a aucun regret du régime «constantinien» où l'Etat faisait appliquer les normes morales et doctrinales prônées par l'Eglise et où l'Eglise, en échange, garantissait à cet Etat une légitimité sacrée. Ce régime est mort depuis longtemps, et avec lui ce qu'on appelait la «chrétienté». L'Etat démocratique se passe très bien de la légitimation de l'Eglise, et celle-ci, devenue minoritaire et faible, n'a plus les moyens de lui imposer quoi que ce soit. Elle réclame seulement, déclare l'encyclique, que l'Etat garantisse sa liberté, maintienne la paix entre les fidèles des différentes religions et lui laisse vivre sa vie communautaire indépendante.

Il n'en demeure pas moins que l'Etat a pour devoir principal la justice qui est «la mesure de toute politique». Cela lui incombe. «L'Eglise ne peut ni de doit prendre en main la bataille politique pour édifier une société la plus juste possible. Elle ne peut ni ne doit se mettre à la place de l'Etat [...] La société juste ne peut être l'œuvre de l'Eglise, mais elle doit être réalisée par le politique». On ne peut tirer plus clairement un trait sur les sur les utopies soit réactionnaires («retour à la chrétienté») soit progressistes et marxisantes (théologie de la libération) où s'est fourvoyée une partie de l'Eglise.

A l'Eglise, en revanche, le pape réserve deux tâches. La première est de plaider devant l'Etat la cause de la justice, qu'elle entend en termes de droit naturel, et d'éduquer les consciences à une exacte perception de la justice en domaine politique. La seconde est de suppléer ce qui manque et manquera toujours à la simple justice : « L'homme, au-delà de la justice a et aura toujours besoin de l'amour ».

3. *Humanitaire*

« La nature profonde de l'Eglise s'exprime dans une triple tâche : annonce de la Parole de Dieu (*kérygma-martyria*), célébration des Sacrements (*leitourgia*), service de la charité (*diakonia*). Ce sont trois tâches qui s'appellent l'une l'autre et qui ne peuvent être séparées l'une de l'autre. La charité n'est pas pour l'Eglise une sorte d'activité d'assistance sociale qu'on pourrait aussi laisser à l'autres, mais elle appartient à sa nature, elle est une expression de son essence elle-même, à laquelle elle ne peut renoncer. »

Il semble que l'impératif de l'amour du prochain soit inscrit dans la nature même de l'homme. Le pape remarque que Julien l'Apostat, quand il voulut réformer le paganisme, eut soin de lui adjoindre une organisation caritative, à l'imitation des « Galiléens ». Cependant : « il est très important que l'activité caritative de l'Eglise maintienne toute sa splendeur et ne se dissolve pas dans une organisation commune d'assistance, en devenant une simple variante ». « Elle doit être indépendante de partis et d'idéologies. Elle n'est pas un moyen pour changer le monde de manière idéologique et elle n'est pas au service de stratégies mondaines, mais elle est la mise en œuvre ici et maintenant de l'amour dont l'homme a constamment besoin »

On ne peut donc distinguer et séparer plus nettement que dans cette encyclique ce qui est l'office caritatif propre de l'Eglise et, soit l'idéologie humanitaire de provenance socialiste, soit l'inclusion obligatoire pratiquée sous diverses formes par l'humanitaire démocratique contemporain. L'Eglise n'est pas en concurrence avec elles. Elle ne se confond pas avec elles.

Les trois points que je viens de souligner ne sont en aucune façon une analyse complète du texte dense et riche de cette encyclique. On s'en apercevra en la lisant. Mais elle les contient et je les ai extraits pour leur pertinence relative aux analyses que j'ai présentées. Quant au style qu'elle annonce du pontificat, il est clair que celui-ci met d'emblée l'accent sur le redressement théologique de l'intelligence chrétienne.